L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.

PAR BULLITT, MAGNE & CIE.

No. 91, rue Chartres.

Journal quotidien ..... $12 / *payable d'avance*
Do. *tri-hebdomadaire* ..... $10 / *payable d'avance*

CANDIDATS WHIGS

CHOISIS PAR LA CONVENTION NATIONALE,

POUR PRESIDENT DES ETATS UNIS,

WILLIAM H. HARRISON,

DE OHIO.

POUR VICE-PRESIDENT DES ETATS UNIS,

JOHN TYLER,

DE LA VIRGINIE.

NOUVELLE-ORLEANS:

VENDREDI MATIN, 14 FEVRIER 1840.

GRANDE ASSEMBLEE WHIG.

L'assemblée que a eu lieu hier sur l'Hôtel de Charles, a été bien nombreuse et fort brillante; toutes les personnes de l'Est y étaient bien représentées. Le Docteur WALTER BLASHEAR, en *président*. Vainqueur des vrais principes, élevé et poli à la douce.

Le général COMBES a vivement animé l'enthousiasme de l'assemblée toute en lui rappelant quelques uns des incidents de la dernière guerre dans laquelle il lui-même joué un rôle: il a fait valoir l'habileté et le talent développés par HARRISON dans le cinquantième des années dévoré jusqu', en milieu de difficulté et de privations de tout genre; plus les périls et les obstacles dont il a triomphé sont grands, plus est éclatante la gloire d'un noble citoyen. L'Orateur a vengé dignement HARRISON des odieuses calomnies dont on voudrait en vouloir ravir l'un des noms les plus purs de notre histoire, et il a prouvé cette apologie avec une admirer on qui prouvait qu'en ce moment il défendait une cause aussi sainte que celle pour laquelle il devait aller jusqu'à combattre sur Thérèse.

MM. MAZUREAU, PEYTON, RIVERS du Tennessee, HARDIN du Kentucky et le juge JACKSON de cette ville ont pris successivement la parole et tour à tour excité les sympathies et les applaudissements de l'immense concours qui remplissait la vaste salle à manger de l'Hotel St. Charles. L'enthousiasme était tel que l'assemblée ne s'est séparée qu'à près de minuit. Avant de se séparer, elle a prise des résolutions qui ratifient les nominations faites par la convention d'Harrisburg et qui expriment la plus vive gratitude pour les services d'Harrison, aussi qu'une confiance sans bornes dans son talent et son caractère.

Cette assemblée a révélé d'une manière éclatante les sentiments qui animent l'immense majorité des citoyens de la Louisiane; bien très des Etats-Unis nous pouvons compter sur eux, quand notre le jour de la lutte, ils se retrouvent pas à nos côtés, et conquerront puissamment à faire la victoire sous la bannière des whigs.

HARRISON—VAN BUREN.

A l'aspect de ces deux noms placés consécutivement la tête d'un citoyen, une pensée nous frappe: que peut-il y avoir de commun entre ceux qui ont le pouvoir pour les accuser aussi? quel parallèle peut-on établir entre eux? quel rapprochement peut-on faire entre Harrison dont la longue carrière n'a été remarquée que par un dévouement de tous les instants à la chose publique, et Van Buren que l'intrigue seule a fait monter au pouvoir?

Un seul fait les rapproche, maintenant et de même: c'est qu'ils sont l'un et l'autre candidats pour la première magistrature de la république.

Il ne s'agira donc pas de mettre en parallèle les deux candidats, car un parallèle suppose quelques points de contact, quelque analogie; mais seulement d'examiner leurs titres respectifs à la confiance du peuple.

Wm. H. Harrison est un de ces caractères antiques, dont malheureusement le type disparaît chaque jour; c'est un de ces hommes rares dont la valeur, sur les champs de bataille, garantit l'indépendance de leur pays; dont la haute sagesse, dans les conseils de la nation, maintient partout l'ordre, l'harmonie, ces éléments du bonheur des masses; dont la capacité, dans l'administration publique, sait faire surgir partout des éléments de prospérité; et dont l'âme grande et belle comprend que la plus noble récompense qu'un homme puisse ambitionner, c'est l'estime de ses concitoyens et le témoignage de ses concitoyens.

Comme général, Harrison a réuni la bravoure à une remarquable intelligence de l'art de la guerre, et la preuve en est que partout il a fixé la victoire sous nos drapeaux; comme négociateur, il a obtenu pour son pays plus qu'on n'osait espérer; comme gouverneur de plusieurs Etats et de territoires immenses, il a su donner partout un élan rapide à la prospérité des contrées dont l'administration lui était confiée, et chose rare, sa popularité n'en a jamais souffert, sinon que l'attachement les nombreuses populations de l'Ouest, comme législateur, il s'est toujours mis au service des idées utiles, soit en offrant la sécurité de mettre les prix des terres publiques à la portée des petites fortunes, soit en combattant l'abolitionisme, soit en défendant les droits des glorieux débris de nos armées; comme ministre plénipotentiaire, en faisant respecter partout le nom Américain; comme homme enfin, il a donné le rare et glorieux exemple de l'austère simplicité unie à la pauvreté fière de son honorable indépendance.

Car il est beau, il est glorieux d'être pauvre comme Harrison: lui qui aurait pu mieux que personne faire une immense fortune et dont la désintéressé excessive ne lui a pas permis d'y songer seulement; lui qui n'aurait eu qu'à modifier tant soit peu ses opinions politiques pour se perpétuer aux honneurs! lui enfin qui est demeuré pauvre par choix, par vertu, et qui a fait ces choses là sans effort, sans y songer, comme un homme persuadé qu'il n'y a rien de méritoire à l'accomplissement d'un devoir, quelque difficile qu'il puisse être!

Martin Van Buren n'est guère connu que par ses intrigues politiques avancé et de ambition et valeur; il a toujours et en tout temps sacrifié aveuglément à la popularité. A une époque où les abolitionistes semblaient devoir devenir une puissance, il n'est mis à leur service et c'est sous cette inspiration qu'il a voté en 1836 pour empêcher l'admission dans l'Union d'un Etat de la Louisiane: le Missouri. C'est sous cette inspiration qu'il a voté pour faire donner le droit de suffrage aux nègres libres, et pour empêcher l'introduction des esclaves dans les Floridas.

Porté au Sénat par l'influence de Madison, chaud partisan de la guerre contre l'Angleterre, il déclame contre la guerre et contre son patron, dès qu'il croit que ce thème peut avoir de la popularité; il fait plus, il s'oppose de tout son pouvoir à la résiliation du traité auquel il devait son élévation.

Van Buren a successivement soutenu, déserté et trahi le patriote Tompkins, le démocrate Erastus Root et le parti tout entier des améliorations intérieures, l'illustre De Witt Clinton. C'est encore lui qui a surpris les secrets du cabinet de Monroe pour amener la rupture de Jackson et Calhoun.

Il vote pour tous les *tarifs*, même pour celui de 1828, et il être opposé aux tarifs; il a été la création d'une *fonde* de Banques, et il fait maintenant qu'on doit les détruire toutes.

Il a soutenu pendant un temps la Banque des Etats Unis, et maintenant il nie sa constitutionnalité.

Alternativement fédéraliste et démocrate, partisan de Madison et de Monroe, d'Adams et de Jackson, il se tourne toujours vers le soleil levant. Il se pourtant invariablement et devant la puissance dans quelques mains qu'elle soit et quoique *forme* qu'elle revête.

Partisan de la présidence à la population du général Jackson, dont il n'était fait le flatteur le plus intrépide, il a consumé la ruine des Etats Unis, et loin d'écouter les terribles leçons du passé, il persiste à marcher dans la même voie, sans tenir compte ni de l'expérience, ni de nos plaintes, ni des misères toujours croissantes du peuple dont il use au dire l'état!

Que lui importe en effet la misère du peuple? Ne vit-il pas, lui, dans le faste et dans l'opulence? Entre ces deux hommes il n'y a pas à balancer.

Pendant que nous discutions hier quelques lignes sur la nécessité d'organiser et de commettre à une même direction les compagnies de pompiers, l'incendie se chargeait encore une fois de prouver l'urgence de la mesure que nous réclamons: cette fois encore les pompes sont venues avec toute la rapidité possible, mais que les manœuvres ont déployé tout le zèle et toute l'activité désirables, et cependant les moyens n'ont pas pu grande efficacité. C'est que cette fois encore il n'y a pas en ensemble, c'est que cette fois encore on a employé une mauvaise tactique. En effet, au lieu d'abandonner à l'incendie la proie qu'il avait déjà saisie, la proie qu'on ne pouvait lui ravir, au lieu de songer à préserver, en les inondant, les maisons encore intactes qu'il menaçait d'envahir, on a cherché à étendre la flamme à l'endroit où il fallait la laisser brûler. Aussi qu'est-il arrivé? Le feu qui paraissait étouffé vers deux heures du matin, s'est déclaré de nouveau à quatre heures dans une maison qui devait être neuve, et l'on est pris les mêmes mécomptes.

Dans un ensemble, et sous un confrère par l'expérience de tous les jours, le point important n'est pas d'étendre la flamme, mais bien de la circonscrire, de l'empêcher de s'étendre, de la couper, pour employer l'expression consacrée. Or il nous semble que nos pompiers ne le comprennent pas assez; ils s'inquiètent trop de ce qui brûle dans le moment, et pas assez de ce qui est exposé à brûler; il résulte de là que leurs efforts n'ont pas toujours le succès qu'ils méritent. Si, dans la circonstance qui nous occupe, ils eussent mis en pratique le principe que nous venons d'énoncer, assurément on aurait en quelques pertes de moins à déplorer; les maisons qui sont face à la rue Maigny, n'auraient pas souffert.

En attendant l'amélioration que nous réclamons, en attendant que l'unité du service des pompes assure la promptitude et surtout l'efficacité des secours, ce serait vous en sans doute avoir sous peu un utile auxiliaire dévouement entreprenant, plein de dévouement et qui, vraiment sincèrement le bien de la communauté, pourrait d'organiser une compagnie de sapeurs-pompiers de génie. Nous souhaitons que cette proposition soit accueillie avec tout l'empressement qu'elle mérite. Des hommes habitués aux travaux de construction doivent tirer en effet admirablement propres à prévoir des difficultés qu'ils ont au élever; et nous avons tous à gagner à l'établissement proposé.

Mais, nous le répétons, on n'arrivera à un résultat tout à fait satisfaisant que le jour où pompiers et sapeurs obéiront à la voix d'un chef unique qui sera, en ordonnant leurs efforts.

Du reste ce que nous demandons n'est pas chose nouvelle: un ordonnance municipale du mois de juillet 1817 qui a notre connaissance, n'a pas été abrogée, régle d'une manière bien complète l'organisation du corps des pompiers. Pourquoi ne pas faire revivre cette ordonnance? Pourquoi ne pas établir les grades de lieutenant et de capitaine des pompiers? Les hommes qui nous paraissent les grades et qui en remplissent convenablement les devoirs, sortiront d'eux-mêmes à la reconnaissance de leurs concitoyens.

THEATRE DORLEANS.

Le Brasseur de Preston.

Un Prest invraisemblable s'il en fut, aussi qui n'échoue ses intriguantes par des scènes comiques, de la petite Bouquet, bien petite, mais bien jolie, qui se perdonne le bonheur avec et délaissant les honneurs et des compagnons brasseurs, un comte indépendant commandant les coups de fusils, puis la politique de Mylord Mayman en brasseur, et enfin, Mylord Mayman en brasseur, et enfin, Mylord Mayman en brasseur, et enfin,